

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



De l'écriture comme aventure et rencontre

Robert Vigneault, *L'écriture de l'essai*, Montréal, l'Hexagone, 330 p., 22,95 \$.

Richard Dubois, *La page critique*, Montréal, Fides, 1994, 288 p., 22,95 \$.

Michel Gaulin

Number 75, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38230ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1994). Review of [De l'écriture comme aventure et rencontre / Robert Vigneault, *L'écriture de l'essai*, Montréal, l'Hexagone, 330 p., 22,95 \$. / Richard Dubois, *La page critique*, Montréal, Fides, 1994, 288 p., 22,95 \$.] *Lettres québécoises*, (75), 60–61.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Robert Vigneault, *L'écriture de l'essai*, Montréal, l'Hexagone, 330 p., 22,95 \$.
Richard Dubois, *La page critique*, Montréal, Fides, 1994, 288 p., 22,95 \$.



De l'écriture comme aventure et rencontre

Deux plaidoyers : l'un pour l'essai en tant que genre littéraire autonome, l'autre pour une conception plus englobante du discours critique.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Michel Gaulin

TOUTE ÉCRITURE DIGNE DE CE NOM SE VEUT D'ABORD et avant tout acte de communication : avec soi-même, puis avec un lecteur éventuel — hypocrite ou non — en qui l'on espère trouver un semblable sinon un frère. Mais l'écriture comporte aussi des risques — celui de se découvrir autre que l'on n'aime à s'imaginer, celui encore de n'être pas (ou mal) compris. Le risque, toutefois, est inhibiteur et confine dans le silence et l'incommunicabilité. Il faut donc le courage de le transformer en aventure, de consentir au corps à corps avec «l'essaim verbal qui libère l'essor», pour reprendre le mot de Jean Starobinski cité par Robert Vigneault (p. 82). Que ce soit en tenant, bien modestement, comme Montaigne, «le registre des essais de [sa] vie», ou en acceptant humblement «de ne rendre la plupart du temps que des verdicts approximatifs, hâtifs, légers» (Marthe Robert, citée par Richard Dubois en épigraphe, p. 8), l'essayiste et le critique littéraire, chacun de son côté, n'en participent pas moins l'un et l'autre à l'expérience de l'écriture comme aventure et rencontre.

L'essai : rencontre avec soi à travers le langage

Au terme d'une longue et riche carrière de professeur, Robert Vigneault livre, dans *L'écriture de l'essai*, le fruit d'une bonne trentaine d'années de réflexion sur un genre encore mal connu et dont l'institution littéraire persiste à tenir pour suspecte la légitimité. Belle synthèse de textes inédits (surtout pour la partie théorique axée sur la pratique de l'essai chez Lukács, Adorno, Bachelard et Montaigne) et,

pour ce qui est des cas d'espèce, de textes pour la plupart parus ici et là dans des revues au fil des années, mais retravaillés de façon à en faire un tout unifié, son ouvrage n'est pas loin d'accéder lui-même au statut d'essai, comme le confirme d'ailleurs la rêverie à caractère autobiographique qui clôt le livre.

Car, au cœur de l'essai, Vigneault place une «instance écrivaine» (p. 22), celle d'un «SUJET énonciateur qui interroge et s'approprie le vécu par et dans le langage» (p. 21). Ce n'est donc pas tant le moi-je qui tient la plume dans l'essai, que le moi proprement écrivain, apte à transmuter la réalité prosaïque en une «fiction idéelle» (p. 34), un objet fabriqué qui constitue la pierre de touche de l'œuvre d'art. C'est au nom de cette qualité essentielle, cette aptitude à «mettre en scène la parole» (p. 31) par la mobilisation de l'imaginaire au même titre que la fiction romanesque ou la poésie lyrique, que Vigneault réclame pour l'essai le statut de genre littéraire autonome. Texte qui se construit de façon circulaire grâce aux interrogations et aux retours constants de la pensée sur elle-même, toujours «à suivre» (p. 34), sans cesse à l'affût des «questions ultimes» (Lukács, cité p. 282) mais capable, en même temps, de respirer le «bonheur du jeu» (p. 75), l'essai tire sa forme même du «dynamisme d'une écriture devenue la *mimesis* d'une individualité passionnément en prise sur l'expérience vécue» (p. 34). Il pose aussi avec force la légitimité d'un savoir intuitif face aux prétentions hégémoniques de la discursivité scientifique (cf. p. 33).

Chez Vigneault, la constitution d'un savoir théorique sur l'essai s'est faite de façon inductive, au gré de la fréquentation assidue d'essais qualifiés par lui de «spéculaires», «véritables miroirs dotés d'un pouvoir réfléchissant» (p. 15), dans lesquels il a longuement scruté les traits caractéristiques de l'écriture essayistique. D'où l'importance de la seconde partie de son ouvrage, consacrée, comme je l'ai dit plus haut, à des cas d'espèce (André Belleau, *Cité libre* et *Liberté*, essayistes de l'écriture tels Jean-Louis Major et Philippe Haeck), mais dont se dégage en particulier la longue étude (chapitre IV) consacrée à l'œuvre de Pierre Vadeboncoeur, dans les écrits duquel Vigneault voit «l'expression

littéraire la plus achevée [qu'il] connaisse d'un engagement dans le milieu social, politique, culturel du Québec moderne» (p. 123).

Aux yeux de Vigneault, en effet, l'œuvre de Vadeboncœur réalise la synthèse, inédite jusqu'alors, d'une écriture qui, par son «hésitation vitale», son «étrange structure oscillatoire» (p. 113) colle parfaitement aussi bien à la pensée de l'homme, marquée par «le dualisme et la raideur conceptuelle correspondante» (p. 133), qu'à l'ambivalence de la société québécoise. Chez Vadeboncœur, Vigneault décèle l'émergence progressive d'une «écriture de l'intériorité face à une écriture de l'extériorité» qui témoigne d'une «conversion de l'écriture autant que de l'existence» (p. 153-154), conversion à laquelle le texte liminaire des *Deux royaumes*, «La dignité absolue», servirait en quelque sorte d'emblème, à l'exemple de la célèbre «nuit de feu» de Pascal.

On admirera, dans *L'écriture de l'essai*, la sûreté d'exécution, l'impressionnant arrière-fond des lectures de l'auteur, de même que l'évidence de cette solide formation philosophique que dispensaient autrefois les collègues classiques. Et, comme s'il en était encore besoin, on trouvera ici, une fois de plus, la preuve que les grands ouvrages d'un humaniste surviennent souvent en fin de carrière, après une vie de vastes lectures.

Ouvrir plus grandes les fenêtres de la critique

Dans *La page critique*, Richard Dubois tente de rapprocher deux solitudes du discours critique sur la littérature, la critique universitaire («univer-si-terne», p. 151) et la critique «grand public» des journaux et des revues. Persuadé que ni le savant drapé dans son jargon ni le journaliste pressé ne font justice au caractère proprement littéraire des œuvres qu'ils commentent, il prône «une approche nouvelle, combinée, "journalitaire" de l'œuvre d'art [...] qui allier[ait] science décontractée et intuition chercheuse» (p. 22).

Dubois tend loin son filet : il a interviewé des chroniqueurs littéraires, il passe en revue (à vol d'oiseau, faut-il le préciser) aussi bien l'évolution de la presse que celle de la critique littéraire, tant en France que chez nous, aux XIX^e et XX^e siècles. Mais surtout, dans la deuxième partie de son ouvrage, il prend fait et cause, dans la foulée de Cézanne, de Mallarmé, de Joyce et de Duchamp, pour la modernité et la mentalité de rupture qui la caractérise. Pour lui, la modernité représente «un travail de sape[,] un mouvement[,] un décrochage» (p. 166) qui doivent conduire à une «ouverture tolérante aux intrants imprévus et valeurs ajoutées» (p. 174). Dans cette perspective, il appelle de ses vœux une «critique disruptive» (p. 196) qui remplacerait la critique-monologue d'autrefois par une critique «dialogique» qui multiplie les contacts entre «les divers agents du processus de lecture», l'auteur, le chroniqueur, le texte, le lecteur proprement dit (p. 201-202).

En somme, c'est à un décloisonnement radical des schèmes de pensée autour de la littérature et du littéraire qu'appelle Dubois dans

cet ouvrage : le fond et la forme, l'ancien et le moderne, le signifiant et le signifié, l'œuvre et le texte (p. 173). Signe des temps, sans doute, on trouvait dans l'ouvrage de Robert Vigneault, le même appel à «se débarrasser résolument de catégories vétustes, qui prennent la forme d'oppositions tranchées», à se défaire de ces «couples brouillons que l'on croise presque inévitablement lorsqu'on veut parler de littérature, et qui peuvent bloquer l'évolution de la réflexion théorique» (Vigneault, p. 291).

Dans les pages d'introduction à son ouvrage, Dubois prévenait le lecteur que pour atteindre la cible qu'il avait placée dans sa mire, soit *le débrailé critique, souvent lié à l'anti-intellectualisme des appareils de presse d'une part, et le langage acidulé des gens de robe et de culture d'autre part* (p. 28),

il allait utiliser l'arme de l'impertinence. On retrouve en effet ici le même art de la formule percutante, la même fraîcheur de ton et d'expression qui caractérisaient déjà son recueil de recensions critiques, *Relations littéraires*, publié l'an dernier chez le même éditeur et dont j'avais rendu compte ici même (*Lettres québécoises*, n° 71, automne 1993). Mais force est bien de constater que ce qui seyait à des textes courts convient décidément moins bien, modernité ou pas, à une œuvre de plus longue haleine comme *La page critique*, qui se révèle être, en fin de compte, un livre touche-à-tout qui manque d'approfondissement et de rigueur et qui, comme le constate l'auteur lui-même, a du mal à «atterrir» (p. 174).

La page liminaire nous apprend que cet ouvrage a été, à l'origine, une thèse de doctorat. On reproche généralement à ce genre d'ouvrage de traîner encore trop visiblement dans leur sillage la gangue de l'érudition universitaire. Chose assez paradoxale dans le cas d'un ouvrage qui aspire à faire le pont entre la critique universitaire et celle des médias, il y a lieu de se demander cette fois, me semble-t-il, si l'auteur n'est pas allé trop loin pour dissimuler les origines de son travail ou si les critères rigoureux qui présidaient autrefois à la préparation et à l'agrément des thèses ne sont pas eux aussi (modernité oblige ?) en train de changer...

